

On est d'abord du pays de son enfance.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

I

C'était le 6 décembre 1896. Jamais elle n'oublierait cette date, ce jour qui l'arrachait impitoyablement à la famille du D^r James McLean et à la ville de Boston. Assise sur la banquette de crin, Flora Martin se tenait le dos droit, la tête haute, et personne – non, personne! – ne pourrait entendre les vents violents qui avaient provoqué l'horrible naufrage de son cœur maintenant dé-mâté. Elle retiendrait ses pleurs et ses cris de révolte.

Dans le bruit de ferraille de wagons qu'on accroche, le train intercolonial allait bientôt quitter Boston. Il passerait par Montréal et Lévis, en face de Québec, avant de se rendre dans la vallée de la Matapédia, là où se trouvait le village natal de Flora. Celle-ci portait sur son manteau d'automne le plaid bien drapé que Marie Bastarache, épouse de James McLean, lui avait conseillé de se procurer dès son arrivée à Boston, deux ans plus tôt. Elle serrait fortement entre ses doigts la chaude écharpe de laine écossaise offerte par Marie et James juste avant son départ. Cette écharpe dont les couleurs vives étaient aussi celles de son clan à elle, Flora, acadienne par son père, Joseph-Octave Martin, et écossaise par sa mère, Susannah McLean.

Ces tartans à carreaux rouges sur lignes croisées de couleur verte la rattachaient à ses lointains ancêtres maternels venus des Highlands, hautes terres du nord de l'Écosse. Elle les considérait comme un talisman qui la protégerait d'elle-même. Elle s'accrocherait à tous ces fils tissés, porteurs d'intemporalité et de défis humains. Ils avaient traversé des siècles, des océans pour se nouer de nouveau en Amérique : au Canada, aux États-Unis, en Acadie, à Boston, au Québec et même dans son petit village de Saint-Alexis-de-Matapédia.

Une fois de plus, elle relut la courte lettre signée par son père : « Tu dois revenir. Ta mère ne se remet toujours pas de la tragédie survenue sur le chemin Kempt. Nous avons besoin de toi. Écris-nous la date de ton arrivée. Je serai au quai de la gare de Matapédia. » L'écriture paternelle était claire, nette, énergique, et la signature, autoritaire. Une aînée de famille se devait de répondre aux obligations léguées aux femmes par les générations qui l'avaient précédée. Elle avait obéi.

Dans un soubresaut de sentiments confus, Flora crut réentendre son cousin, James McLean, fredonner les notes nostalgiques de l'*Auld Lang Syne*. Comme bien d'autres avant et après lui, il avait spontanément entonné la chanson du barde écossais Robert Burns au moment des adieux. « Oui, nous nous reverrons, Flora », avait-il ajouté par la suite, alors que Marie et les enfants la serraient dans leurs bras.

Elle ferma les yeux, afin de savourer la voix enveloppante du D^r McLean. Celle-ci l'ensorcelait encore, bien qu'elle sût que ses élans pour lui eussent été vains et qu'elle n'eût jamais réellement souhaité qu'il en fût autrement.

Oui, elle avait admiré passionnément le D^r McLean et secrètement désiré cet homme qui appartenait à une autre femme, Marie, sa meilleure amie. Quelle était donc cette loi supérieure, aux yeux bandés, qui menait à sa guise le destin des humains? Qui donc avait inventé la racine déchirante des amours impossibles?

Au cours des deux années précédentes, Flora avait servi d'adjointe au D^r McLean dans sa clinique de Boston. Grâce à lui, elle avait appris à soigner les corps et, aussi, à regarder du côté de l'âme. «Face à un être qui souffre, lui avait-il répété, il faut tenter de déceler ce qui se cache sous l'écorce corporelle. Est-ce uniquement le corps qui est consumé par la maladie? Est-ce que ce ne serait pas aussi l'âme se dévorant elle-même par des lames de fond angoissantes qui reviennent inlassablement?»

Brusquement, le corps du train se révolta, saisi par la poussée soudaine de sa locomotive au ventre bourré de bois et de charbon en feu. Le train quittait Boston dans un cri déchirant sorti de ses poumons gorgés de vapeur et Flora y enveloppa la plainte douloureuse de ses amours impossibles. Gabriel, l'homme mystérieux des routes de terre et de mer qu'elle avait délibérément magnifié en le transposant dans le poème acadien *Évangéline* de Longfellow. Thomas, le Métis, avalé par les eaux traîtresses de la rivière Matapédia. James, marié à sa «presque sœur» acadienne. Edward MacRae, professeur à l'Université Harvard.

Ce voyage entre la ville de Boston et son village natal allait durer quelques jours, qui seraient aussi longs, pensait-elle, que des nuits sans sommeil. C'est pourquoi elle décida de rentrer profondément en elle-même et de remonter le fil du temps. Elle tenterait, ainsi, d'exorciser ses démons,

de lutter contre ses fantômes et de retrouver ses amis perdus. Et surtout, elle se regarderait en face dans le miroir de ses convictions et de ses incertitudes. En toute lucidité, elle s'abandonna à cette lame acérée qui allait creuser dans les zones secrètes de son âme et fouiller dans les entrailles de son corps de femme.

« Besoin de toi. » Les mots écrits par la main paternelle en novembre lui rappelaient une autre lettre reçue de Boston deux ans plus tôt. C'était en août 1894 et elle était signée par Marie Bastarache : « Les garçons grandissent et je manque de temps pour épauler James dans son cabinet. Je sais que tu as toujours voulu apprendre à soigner et il a grand besoin d'une assistante. De plus, les enfants semblent perdre peu à peu ce que nous considérons toutes deux comme un patrimoine sacré : notre histoire et notre langue française. Chère Flora, viendras-tu nous rejoindre à Boston avant qu'il ne soit trop tard? »

« Avant qu'il ne soit trop tard. » Ces deux derniers mots lui avaient fait battre les tempes comme l'aurait fait le claquement d'un drapeau français. C'est ainsi que, au début de l'automne suivant, elle avait quitté Saint-Alexis-de-Matapédia pour le 238 Huntington Avenue à Boston. Elle y avait retrouvé deux personnes qu'elle aimait à travers les attaches ancestrales de l'Acadie et de l'Écosse : Marie Bastarache et James McLean.

Les ancêtres de Marie avaient pu échapper à la déportation des Acadiens de 1755 en se cachant dans l'isthme de Shediac, au fond de l'Acadie française, grâce aux alliés indiens de la tribu des Micmacs. Cependant, sept ans plus tard, ils n'avaient pu se soustraire à la rafle du gouverneur Jonathan Belcher. En 1762, Belcher fit embarquer sur des

goélettes mille cinq cents Acadiens afin qu'ils soient dispersés dans les colonies anglo-américaines. Deux de ces goélettes, surchargées, avaient dû relâcher au havre de Boston, dans le Massachusetts. Il fallait radouber les avaries causées par une tempête en haute mer, survenue dans l'ancienne « Baie française ». Rebaptisée baie de Fundy par les Anglais, ses eaux comptent parmi les plus tumultueuses de l'Atlantique.

C'est ainsi que les Bastarache, séparés dès le jour du funeste embarquement, s'étaient retrouvés à Boston où d'autres exilés acadiens les avaient pris en charge. Tous ces déportés avaient laissé derrière eux des biens accumulés pendant quatre ou cinq générations : leurs maisons, des milliers de têtes de bétail et, surtout, leurs magnifiques terres d'alluvions en partie récupérées sur la mer et transmises de père en fils.

Les colons acadiens avaient en effet mis en place d'ingénieux systèmes de digues, les aboiteaux, qui refoulaient les marées tout en laissant s'écouler l'eau des rivières. Ils avaient ainsi réussi à assécher d'immenses champs devenus fertiles dans lesquels poussaient le blé, le chanvre et le foin. Toute cette richesse si chèrement acquise avait été confisquée par les armées anglaises.

Les Bastarache s'estimaient néanmoins chanceux, car un grand nombre d'Acadiens étaient morts de misère dans les navires de l'exil. D'autres, restés à Grand-Pré sous la garde des soldats anglais, faute de transport suffisant pour leur déportation, avaient vu, avant d'aller se cacher dans les forêts, flamber une à une les maisons de bois de leur village, leurs granges, leur église, leur moulin. Dénués de tout, ils avaient compris que l'objectif ultime de Londres

était l'anéantissement de la résistance française, où qu'elle fût en Amérique. Les Anglais désiraient disperser et isoler les Acadiens, et c'est pourquoi ils les avaient expatriés dans les colonies anglo-américaines. Si, au contraire, les Acadiens avaient été rapatriés vers le Canada, ils auraient vraisemblablement joint les effectifs français. Or, l'Angleterre comptait bien s'emparer de tout le pays et tentait donc de réduire à néant les défenses de la Nouvelle-France. Leur tentative d'affaiblissement n'avait cependant pas entièrement réussi, car cent ans plus tard, grâce à des familles comme celle de Marie Bastarache, la survivance française s'épanouissait en terre étrangère.

Quant à James McLean, ses ancêtres avaient eux aussi vécu dans les terres mystérieuses de l'Écosse, les Highlands, où régnaient les chefs de clans. Là aussi, les cris de guerre avaient résonné pendant des siècles. Des centaines de batailles entre l'Angleterre, désireuse d'étendre son empire, et l'Écosse, luttant pour son indépendance, avaient ensanglanté les sols de l'une comme de l'autre. Robert Bruce, héros de l'indépendance écossaise, avait d'ailleurs déclaré dès 1320: «Aussi longtemps que cent d'entre nous resteront, nous ne nous soumettrons jamais, quelles que soient les conditions, à la domination des Anglais.»

Inlassablement, l'histoire se répétait. Quatre siècles plus tard, en Amérique cette fois, alors que l'Acadie et le Canada constituaient déjà la Nouvelle-France, les colons français, séparés de leur mère patrie par les immensités de l'océan, ne prononceraient-ils pas le même serment?

Quoi qu'il en soit, le XVIII^e siècle sonna également, pour les ancêtres de James McLean, le premier glas des Highlanders à la suite du vote de l'Acte d'union entre les

royaumes d'Écosse et d'Angleterre. Afin de mater toute possibilité de rébellion susceptible d'être fomentée par ses turbulents voisins, l'Angleterre planifia une répression terrible. Les montagnards des Highlands furent non seulement privés de leurs armes, mais encore du droit de parler leur langue maternelle – le gaélique – et de porter leur costume national. De plus, on anéantit les clans écossais, dont les chefs, devenus de simples propriétaires terriens, déposèrent à leur tour leurs propres hommes en s'emparant de leurs terres afin de les convertir en pâturages pour les nombreux troupeaux de moutons.

Ce fut la dure époque des Clearances, qui provoquèrent l'éviction de dizaines de milliers de Highlanders. La plupart des familles chassées s'embarquèrent pour l'Amérique du Nord, les unes vers le Canada, les autres vers les États-Unis. Celle de James s'enracina à Boston. C'est ainsi que Marie, l'Acadienne, et James, l'Écossais, dont les ancêtres avaient dû parcourir les cruelles routes de l'exil, s'étaient croisés au carrefour de l'histoire et de l'amour.